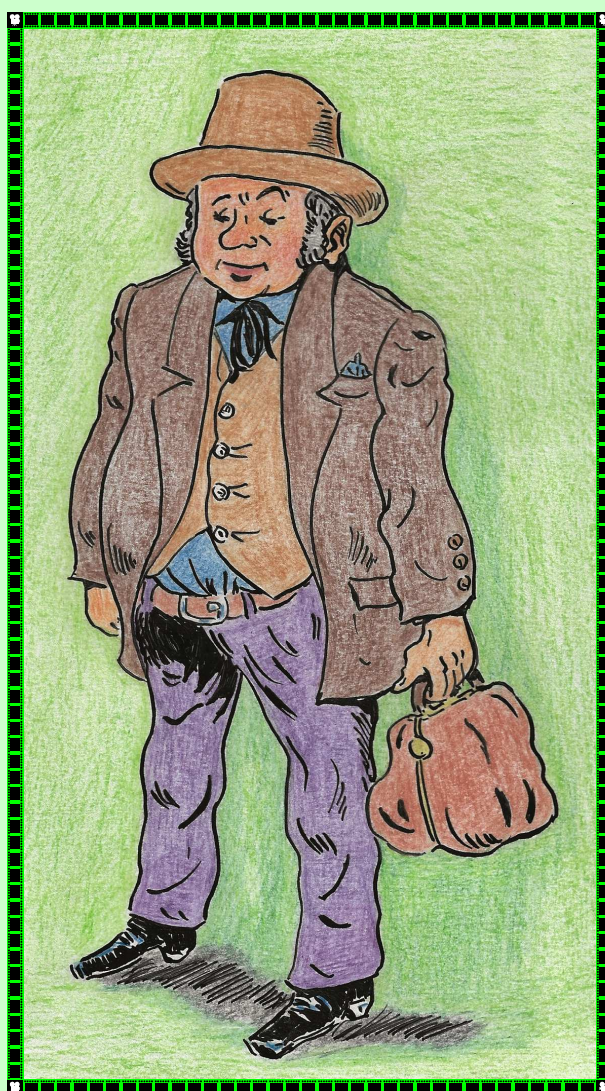


AVERELL ARNESS NOTAIRE A BOSTON

NOUVELLES



VII - L'INVENTEUR
Texte et illustrations de Emile Péna

7 - L'INVENTEUR

Monsieur Smith était un homme paisible et discret, célibataire endurci et jouissant d'une situation professionnelle qui le mettait à l'abri du besoin. Il vivait dans un quartier calme et retiré de la périphérie de Boston, un de ces endroits qui, sans se montrer bourgeois et cossu, reflètent le bien-être et qu'il est agréable d'habiter.

Bordant une avenue ombragée, comme ses sœurs presque jumelles, sa maison s'agrémentait d'une colonnade où grimpait une vigne vierge formant tonnelle et procurant une fraîcheur bienfaitrice les jours de canicule. Pimpante avec sa façade et ses volets blancs récemment repeints, elle n'était pas très grande mais suffisamment spacieuse pour un homme seul. Elle comprenait un salon de style rococo, un vestibule et une petite cuisine au rez-de-chaussée, deux chambres et une salle de bains à l'étage. Les deux niveaux étaient reliés par un escalier tournant bardé d'une rampe tarabiscotée. Monsieur Smith avait transformé l'une des chambres en bureau où s'entassait une paperasse invraisemblable ainsi que les objets les plus divers allant du microscope au réchaud, de l'éprouvette à la balance.

Car Monsieur Smith - John de son prénom - était inventeur. La nature l'avait avantagé sur tous les plans. A un physique avenant - il était grand, élancé, avec un visage de jeune premier - il alliait des capacités intellectuelles hors du commun. John Smith avait fait de brillantes études et décroché dans ses matières de prédilection des mentions «très bien». En fait, les examinateurs avaient senti dans le candidat, comme les professeurs avaient remarqué dans l'élève qu'il avait été, un esprit qui les dépassait de cent coudées. Au sortir de l'adolescence, Smith s'était brusquement rendu compte de cette supériorité. Il n'en avait pas tiré vanité mais s'était pénétré de l'idée que ses facultés exceptionnelles devaient contribuer à améliorer la condition humaine.

Il s'était donc orienté vers la recherche avec l'espoir de devenir un jour un second Archimède, un autre Léonard de Vinci, un de ceux qui apportent à l'humanité quelque chose d'aussi indispensable que la roue, la voile ou l'épingle de sûreté.

Pendant des années il avait travaillé dur. Il avait contribué, avec d'autres sa-

vants, à des travaux remarquables et s'était fait une réputation dans le monde de la science. Mais il n'avait jamais pu faire aboutir son rêve, celui d'offrir au monde ébahi l'invention avec un grand I, l'invention d'un seul homme, la découverte aussi simple que celle du fil à couper le beurre, que personne à part lui n'aurait pu voir et qui révolutionnerait la vie des générations à venir.

Cependant John Smith était sur le point de faire une découverte sensationnelle. Depuis plusieurs mois, il travaillait à un projet qui lui prenait tous ses loisirs. Il avait élaboré une théorie tout à fait originale qu'il lui fallait vérifier par des expériences. Or il ne voulait pas utiliser les laboratoires de l'Institut où il opérait habituellement. Il craignait que quelqu'un ne surprît son activité nouvelle. Ce qu'il désirait c'était, par une communication à l'Académie, apporter la révélation d'une invention formidable, achevée, prête à entrer dans la réalité quotidienne sans que personne n'ait rien soupçonné. Il voulait étonner ses collègues et le monde entier.

Mais sa maison, pour si confortable qu'elle fût, ne lui permettait pas d'installer un matériel encombrant et parfois dangereux. C'est ainsi qu'il eut l'idée d'acheter un petit terrain qui jouxtait son minuscule jardin afin d'y bâtir un hangar propre à abriter ses expérimentations. Il chercha l'adresse du propriétaire du terrain et lui envoya une lettre pour lui exposer sa demande.



Une dizaine de jours plus tard, alors qu'il était plongé dans des calculs fiévreux, on sonna à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva en présence d'un petit homme rond et compassé, vêtu d'une redingote et d'un gilet, arborant un faux

col empesé et semblant sortir d'une pièce de théâtre du début du siècle. Le visiteur tenait un chapeau melon à la main et ses rares cheveux argentés flottaient légèrement dans le vent frais du matin. Il rajusta son lorgnon sur sa joue coupée, cligna des yeux que des dizaines de rides semblaient faire pétiller de malice, et demanda :

- Monsieur John Smith ?

- C'est moi-même, Monsieur. A qui ai-je l'honneur ?

- Arness. Averell Arness, notaire.

L'homme de loi expliqua qu'il venait de la part de Monsieur Duncan, son voisin, qui résidait depuis quelques mois à Detroit et qui l'avait chargé de la vente de son terrain. L'affaire fut vite conclue, John Smith, peu versé dans les tractations financières, n'étant pas homme à se soucier outre mesure de ses intérêts et Maître Arness étant, d'autre part, homme intègre et sans détour. Ils sympathisèrent d'ailleurs rapidement et passèrent plus de temps à deviser de choses et d'autres devant une bouteille de porto qu'à se mettre d'accord sur les conditions de la vente.

Quelques semaines plus tard, le transfert de propriété étant effectué, John Smith commença de faire édifier le hangar et commanda le matériel qui lui serait nécessaire. Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis la visite du notaire qu'il s'adonnait à ses premières expériences.

Malgré toutes les précautions que prit John Smith pour assurer à son entreprise toute la discrétion qu'il souhaitait, il ne put empêcher ses confrères et son entourage de s'intéresser à ses activités secrètes.

Ce fut d'abord la construction du hangar qui étonna, qui suscita des questions auxquelles l'inventeur fit des réponses évasives ou embarrassées qui donnèrent à penser qu'il y avait anguille sous roche. Les commandes de matériels, ensuite, ne passèrent pas inaperçues et on se douta bien que John Smith travaillait à un important projet.

La conclusion fut vite tirée : s'il mettait en œuvre tant de moyens, de ses propres deniers, s'il était à ce sujet aussi bavard qu'une carpe, c'est qu'il préparait quelque chose d'extraordinaire. Ce fut bientôt un sujet commun que de parler de l'invention que préparait John Smith. Ses collègues, compte tenu du matériel qu'il avait acquis et d'autres indices qu'ils avaient peu à peu réussi à glaner, se firent une idée de l'orientation qu'avaient prises les recherches de l'inventeur.

Tout cela se faisait par simple curiosité, pour alimenter les conversations et nullement dans un esprit de jalousie ou de concurrence. Cependant, dès que la chose commença de se savoir, les ennuis commencèrent pour John Smith, des ennuis qu'il n'avait pas prévus.

Par une belle et claire matinée de ce printemps 1951, John Smith sortit de chez lui, respira avec délice l'air frais qu'embaumait le premier chèvrefeuille de la

saison et, plein d'entrain, se mit au volant de sa Chevrolet pour se rendre à l'Institut. Ce fut tout à fait incidemment qu'il remarqua dans son rétroviseur une grosse Buick verte qui le suivait depuis quelque temps. A cinquante mètres de distance, les deux automobiles parcoururent le même trajet jusqu'à ce que John Smith, arrivé à destination, garât la sienne.

Le soir, la Buick le suivit de nouveau jusqu'à sa villa. Smith pensa qu'il s'agissait de quelqu'un du quartier qui, par coïncidence, travaillait dans un endroit proche de l'Institut et qui, par hasard, avait effectué l'aller et le retour aux mêmes heures que lui.

Le lendemain, bien qu'il partit une demi-heure plus tard que la veille, la Buick apparut dans son rétroviseur dès le premier tournant. Intrigué, Smith changea de direction. Bientôt, il ne fit plus aucun doute qu'il était filé. Il parcourut un itinéraire compliqué, revenant plusieurs fois en arrière, recoupant sa route. La Buick était toujours derrière. Smith se demandait qui pouvaient être ses poursuivants. C'était la première fois que cela lui arrivait. Que lui voulait-on ?

Le manège dura quelques jours puis Smith, n'y tenant plus, décida d'en avoir le cœur net. Ce matin-là, il démarra lentement en surveillant ses arrières. La Buick parut aussitôt au coin d'une rue voisine. Smith tourna dans une avenue déserte et freina pile, laissant sa voiture en plein milieu de la chaussée. La Buick vira à son tour et s'arrêta de justesse derrière la Chevrolet. Smith était déjà descendu et, d'un pas décidé, il s'approcha de son conducteur. Celui-ci l'accueillit avec un sourire malicieux qui semblait dire : « je suis beau joueur, je reconnais que vous m'avez bien attrapé ».

- Qui êtes-vous ? Pourquoi me suivez-vous ? demanda Smith sans aménité.

- Je m'appelle Spencer et je suis agent du Gouvernement, répondit l'homme en accentuant son sourire. Mais ne restons pas au milieu de la rue. Pouvons-nous aller chez vous si vous avez dix minutes à m'accorder ?

Smith se décrispa.

- Volontiers, allons-y.

Les deux véhicules firent demi-tour et vinrent se ranger devant la villa de l'inventeur. Spencer était un grand type aux yeux clairs, vêtu d'un costume marron un peu fripé. Il ôta son chapeau quand Smith le pria d'entrer.

- Eh bien, Monsieur l'agent du Gouvernement, attaqua Smith dès qu'ils furent installés, que me reproche-t-on ? Je paie régulièrement mes impôts, je n'ai...

Spencer l'arrêta.

- Ce n'est pas en tant que contribuable que vous nous intéressez, Monsieur Smith, mais en tant qu'inventeur.

- En tant qu'inventeur ? Mais mes travaux sont accomplis dans un laboratoire sous contrôle de l'Etat. Toutes mes activités, mes résultats sont notés, vérifiés. Je ne vois pas...

- Je sais, trancha Spencer, mais vous avez récemment monté votre propre laboratoire et il paraît que vous travaillez à la mise au point d'un rayonnement gamma.

Smith écarquilla les yeux.

- Comment êtes-vous au courant de cela ? Je n'en ai jamais parlé !
- Les rumeurs circulent vite, vous savez. Surtout dans le monde scientifique.
- Mais en quoi cela vous intéresse-t-il ?

Spencer sourit devant la candeur du savant.



- Nous nous intéressons à toute nouvelle invention. D'autant plus si elle intéresse également d'autres que nous.

- D'autres que vous ? Et qui donc ?

- N'avez-vous jamais entendu parler des espions ?

Smith sursauta.

- Des espions !

- Notre devoir, expliqua Spencer, est de préserver nos inventions. Vous n'êtes pas sans savoir que, depuis la fin de la guerre, les deux blocs se livrent à une course aux armements effrénée. Les capacités, les possibilités actuelles sont effrayantes, une guerre atomique pourrait pulvériser la planète. Le meilleur garant de la paix, c'est l'équilibre des forces. Mais, bien entendu, nous préférons avoir un peu d'avance sur les pays de l'Est. Les agents des deux camps sont à l'affût de la moindre découverte et vous comprendrez que...

- Attendez, attendez ! coupa l'inventeur. Il doit y avoir une erreur sur la personne. Mes recherches ont un but pacifique, je n'ai jamais songé à inventer une arme, quelle qu'elle soit. Mon désir est de rendre service à l'humanité, non de la détruire.

- J'en suis convaincu, rétorqua Spencer avec un large sourire. Mais qui sait l'u-

sage qu'on peut faire de la plus anodine des inventions ? Si les autorités s'intéressent à ce que vous faites, c'est que certaines éventualités ne sont pas à négliger.

- Mais enfin, explosa Smith, c'est du cinéma, du roman feuilleton ! Mon rayonnement a pour but de réaliser certains alliages qui jusqu'ici étaient impossibles et qui ouvriront des voies nouvelles à l'industrie usuelle...

- Je l'admets volontiers, je suis tout à fait ignorant dans ce domaine. Mais croyez-moi, nous avons des spécialistes qui connaissent bien la question et qui ont beaucoup de flair... En tout cas, je suis chargé de veiller à votre sécurité et à celle de vos travaux.

Smith soupira.

- Eh bien, c'est gai ! Allez-vous me suivre constamment ?

- J'essaierai d'être plus discret et je ne vous importunerai pas. Si vous remarquez quelque chose d'insolite, d'anormal, prévenez-moi. Votre laboratoire est-il bien fermé ? Mettez-vous vos documents dans un coffre ?

- Mais... le laboratoire possède une bonne serrure mais je n'ai pas de coffre...

- Je vais m'occuper de cela. Si vous voulez me contacter, convenons d'un signe. Par exemple, laissez votre voiture sur l'aire d'accès au garage, l'avant tourné vers la rue.

- Eh bien, je... entendu...

Spencer se leva.

- Vous comprenez, il est inutile qu'on nous voit trop ensemble. Je pourrai ainsi dépister les éventuels agents adverses. Pour le coffre, je viendrai demain soir, déguisé en livreur. Allez, Monsieur Smith, ne vous en faites pas. Tout ira bien. Au revoir !

Il lui meurtrit les phalanges dans sa poigne de fer et s'en alla à grands pas.

Smith resta abasourdi. Des espions, des agents du Gouvernement, un coffre-fort, il nageait en plein délire ! Jamais il n'aurait pensé que les rayons gamma l'auraient entraîné dans cette situation. Il se demanda un instant s'il n'avait pas rêvé. Mais non. Quand il reprit le chemin de l'Institut, la Buick verte était de nouveau dans son rétroviseur quoiqu'à une distance plus conséquente que les premiers jours.

Le lendemain, Spencer au volant d'une petite fourgonnette, vêtu d'une combinaison bleue, flanqué d'un adjoint musclé, se présenta devant la maison de l'inventeur. Les deux hommes débarquèrent le coffre à grand peine. Il fut décidé de le placer dans le bureau de Smith et non dans le laboratoire qui présentait moins de garanties que l'habitation elle-même. Quand ce fut fait, Spencer renouvela ses conseils de prudence et les pseudo-livreurs s'en furent. Smith rangea ses plus importants documents dans le coffre rutilant qui jurait parmi les meubles rustiques et vieillots et se mit en devoir d'élaborer une combinaison facile à retenir pour en commander l'ouverture.

Pour Smith, une existence un peu différente commença où entraient des règles

élémentaires de précaution et de contrôle et à laquelle il eut tôt fait de s'accoutumer.

Un dimanche après-midi, alors qu'il s'apprêtait à sortir, il fut brusquement interrompu dans ses préparatifs par la sonnerie de la porte d'entrée. Il alla ouvrir. Deux hommes se tenaient sur le perron. L'un petit et trapu, affublé d'une veste à carreaux voyante et d'un petit chapeau à la mode, affichait un sourire de représentant de commerce. L'autre, plus grand, le visage osseux, se tenait un peu en retrait, impassible et froid.

- Messieurs ?

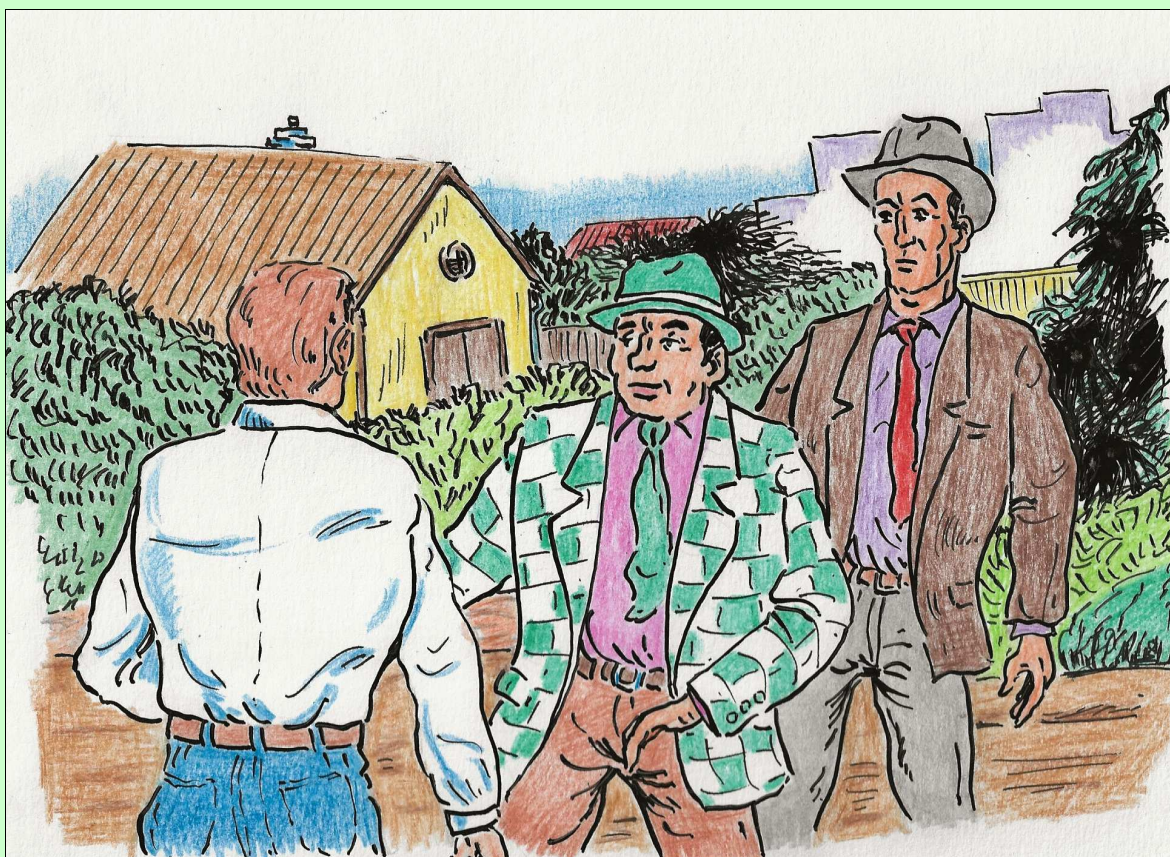
- Monsieur Smith ? s'enquit le petit d'une voix zézayante en s'inclinant légèrement.

- C'est moi-même.

- Je suis Karl Meissen, et voici mon collaborateur Davies Sorento. Nous représentons une grande firme de Chicago, la Gary et Michigan Limited spécialisée dans l'équipement électrique de l'aéronautique...

- J'ai entendu parler de votre société. Que puis-je pour vous ?

- Eh bien, nous avons oui dire que vous mettiez au point une nouvelle invention dans un domaine qui nous intéresse beaucoup. Les dirigeants de la G.M.L. souhaiteraient connaître vos travaux. Ils pourraient en acquérir les droits exclusifs afin de commercialiser le procédé...



Décidément, Smith allait de surprise en surprise.

- Mais comment êtes-vous si bien renseignés sur mes travaux ? s'exclama-t-il. Le sourire de Meissen s'accrut sur ses dents jaunies.

- Les nouvelles circulent vite dans le monde scientifique...

- Quoi qu'il en soit, je ne songe pas à vendre mon invention. Et puis d'abord, il faudrait qu'elle aboutisse, ce qui n'est pas encore certain...

- Oh ! Je suis persuadé, assura Meissen, que vos efforts seront couronnés de succès !

- Votre prix sera le nôtre, ajouta Sorento qui n'avait pas ouvert la bouche jusque là.

- L'argent ne m'intéresse pas, rétorqua Smith. Mon but est de faire avancer la science.

- Bien sûr, bien sûr... Mais une invention sans application pratique n'est qu'une belle chose inutile. Les marchands ont aussi leur rôle à jouer qui n'est pas à sous-estimer... ni à mépriser.

- Vous avez sans doute raison, admit le savant. Mais j'y songerai lorsque j'aurai atteint mon but.

- En attendant, insista Meissen, vous pourriez peut-être nous montrer où en sont vos travaux, nous pourrions nous faire une idée et...

Tout en parlant, il fit mine d'entrer dans la maison. Smith ne recula pas.

- Je vous en prie, Messieurs, c'est inutile. Votre démarche est prématurée. Le sourire mielleux de Meissen disparut.

- Bien, bien... Mais je ne me tiens pas pour battu. Je reviendrai.

- C'est cela, au revoir, Messieurs.

Les deux hommes s'en allèrent. Arrivé sur le trottoir, Sorento se retourna. Son regard glauque, impavide, fixa Smith. Il dit d'une voix lente :

- Rappelez-vous, Monsieur Smith. Nous tenons beaucoup à votre invention. Beaucoup...

Le lendemain, Smith laissa sa voiture sur l'aire d'accès au garage, capot vers la rue. Le soir, il entendit gratter à la porte donnant sur l'arrière. Il ouvrit sans allumer et Spencer se faufila à l'intérieur.

- Eh bien, s'enquit ce dernier quand ils furent installés, vous avez du nouveau ?

- Deux hommes sont venus me voir. Ils m'ont paru louches.

Et Smith relata son entrevue avec Meissen et Sorento. Spencer n'arrêtait pas de hocher la tête.

- Ouais, dit-il enfin, ces deux cocos-là ne me paraissent pas catholiques. Vous avez bien fait de m'en parler. Je vais me renseigner auprès de la Gary and Michigan Ltd.

- Que dois-je faire en attendant ?

- Rien. Restez sur vos gardes. Prévenez-moi s'il se passe quelque chose. Je serai toujours aux alentours.

Quand l'agent du Gouvernement fut parti, Smith monta se coucher, mais il ne put trouver rapidement le sommeil. Il revoyait sans cesse le visage de ses deux visiteurs et cela le mettait mal à l'aise. Ce Sorento lui paraissait dangereux,

mais Meissen, malgré ses dehors courtois et ses sourires factices, ne devait pas être un ange lui non plus. Heureusement qu'il y avait Spencer. Il saurait le protéger en cas de coup dur. Smith avait fini par se prendre de sympathie avec ce grand garçon dégingandé, désinvolte, qui savait communiquer son allant et son optimisme à toute épreuve.

Mais au fait - une pensée horrible traversa soudain l'esprit de Smith - au fait, qu'est-ce qui lui prouvait que Spencer était bien un agent du Gouvernement ? Et s'il était lui aussi un espion ? S'il avait joué la comédie pour gagner sa confiance ? S'il attendait ainsi, patiemment, le moment favorable pour accéder à ses documents ?

Smith en eut un frisson. Il essaya de se convaincre que son imagination l'entraînait à des suppositions farfelues. Finalement il s'endormit mais fit d'affreux cauchemars où Spencer se retournait brusquement contre lui, s'alliait à Meissen et Sorento pour lui extorquer ses secrets.

Plusieurs semaines passèrent. Smith finit par ne plus penser à Meissen et Sorento. Sa vie était redevenue calme. Comme il ne se passait rien, Spencer avait espacé ses visites et le savant, rassuré, ne pensait plus qu'à son travail.

Un soir qu'il s'était attardé à l'Institut, absorbé par une manipulation délicate, il ne s'aperçut pas que quelqu'un s'était furtivement glissé dans la salle où il opérait. Le ronronnement du moteur électrique dont il se servait l'empêchait d'entendre, dans son dos, la respiration de l'intrus. Ayant besoin d'un écran de plomb qui se trouvait dans un placard, près de la porte d'entrée, il se retourna brusquement et poussa une exclamation de stupeur. Un instant figé par une intense frayeur devant la silhouette à demi-plongée dans l'obscurité, à l'aspect fantomatique, il ne put que balbutier :

- Qui... qui êtes-vous ?

L'homme s'avança dans le cercle de lumière. Avec son éternel sourire hypocrite, accentué par la vive clarté, Meissen salua Smith, lançant sur un ton sarcastique :

- Comment va le grand génie ?

Smith, reprenant son sang froid, lui demanda sans aménité :

- Comment êtes-vous entré ? Que voulez-vous ?

- Eh bien, eh bien... en voilà une façon d'accueillir ses amis.

- Vous n'êtes pas mon ami et je vous prie de sortir. Vous n'avez rien à faire ici, l'accès à cette partie du laboratoire est strictement interdite à toute personne étrangère au service.

- Vous parlez comme un livre, ricana Meissen. Je suis arrivé ici parce que je suis très astucieux. Ce que je veux ? Vous accompagner chez vous pour voir où vous en êtes de vos travaux sur le nouveau rayonnement.

- Ceci est hors de question, répliqua sèchement le savant. Je vous prierai de ne plus m'importuner.

- Prenez garde, Smith, ne laissez pas ma patience. Ceux qui m'emploient savent

user d'arguments convaincants. Si l'argent ne vous intéresse pas, nous avons d'autres moyens de vous rendre plus coopératif.

- Mais vous êtes une ignoble crapule ! hurla Smith, exaspéré. Je vous ferai arrêter, je vais prévenir le Police...

Meissen partit d'un grand éclat de rire. Comprenant l'inutilité de ses paroles, Smith décida brusquement de passer à l'action. Repoussant soudain Meissen qui partit à la renverse, il se rua dans le couloir en direction de la sortie. Tout était désert et sombre. Smith ne s'était pas rendu compte qu'il était si tard. Le bruit de ses pas précipités résonna le long du corridor nu, froid, impersonnel. Il atteignit un escalier lorsqu'une autre galopade se fit entendre; Meissen le poursuivait. Il descendit les marches quatre à quatre, se rua sur une porte, fonça vers

le hall. Soudain, il s'arrêta pile.

A quelques mètres devant lui, Sorento impassible, barrait le chemin. Smith fit volte face. Il se jeta dans un escalier qui descendait aux caves alors que Meissen arrivait à son tour.

Talonné, il eut juste le temps de fermer derrière lui une lourde porte en fer et de pousser le verrou. Il s'y adossa quelques secondes, essayant de reprendre son souffle. Son cœur cognait dans sa poitrine et il sentait une sueur froide dégouliner le long de son dos jusqu'au creux de ses reins.

La poignée de la porte fut brusquement manipulée, le faisant sursauter. Il repartit en tâtonnant vers la lumière blafarde d'un soupirail. Mais que faisait le gardien de nuit ? Il était impossible qu'il n'eût pas entendu le vacarme que ses poursuivants et lui-même avaient fait.



Meissen et son complice l'avaient peut-être agressé et réduit au silence, voire... Smith eut un frisson. Spencer l'avait bien averti. S'il était là, Spencer, tout serait différent. Mais il avait sûrement relâché sa surveillance et maintenant Smith se retrouvait seul aux prises avec les deux espions.

Il arriva à la lucarne, en brisa le carreau. La vitre tinta en tombant en morceaux. Aussitôt, derrière lui, la poignée de la porte cessa de grincer frénétiquement,

des pas se firent entendre, s'éloignant. Smith comprit qu'il avait gaffé. Ces deux agresseurs avaient décelé ses intentions et sortaient pour le coincer dans la cour. Il fut tenté de revenir sur ses pas mais un des bandits n'était-il pas resté derrière la porte, silencieux, pour parer à cette éventualité ? Sa seule chance était de continuer et de les gagner de vitesse.

Il s'agrippa au rebord, opéra un rétablissement, s'accrocha au passage aux éclats de verre, déchirant son pantalon et s'égratignant. Il se releva, fonça vers le parking au moment où Meissen et Sorento débouchaient de l'entrée principale.

Il se jeta dans sa voiture, mit le contact, démarra. Heureusement la voie était libre devant lui, peu de véhicules étant encore en stationnement. Il écrasa l'accélérateur, mit les phares. Deux ombres s'écartèrent en gesticulant et s'évanouirent dans la nuit. Smith partit d'un grand rire nerveux. La Chevrolet tangua, sauta une portion de trottoir et remonta l'avenue à une allure folle. Smith regarda dans son rétroviseur. Une puissante limousine surgit du parking comme un boulet de canon. Meissen et Sorento ne renonceraient pas si facilement.

A ce moment, la camionnette d'un blanchisseur survint. La voiture des espions fit une embardée pour l'éviter. Elle zigzagua un instant puis s'écrasa contre un arbre dans un fracas de tôle froissée et de verre brisé. Smith n'en vit pas plus. Il tourna dans une rue adjacente et, sans demander son reste, fila vers son domicile.

Une demi-heure plus tard, il était chez lui et buvait, à même le goulot, une large rasade de scotch, de celui qu'il réservait à ses invités. Il se serait bien rendu directement à la Police pour y conter son aventure et réclamer un service de sécurité mais, malgré sa peur de voir surgir Meissen et Sorento, il préférait attendre la venue de Spencer. Il avait laissé sa voiture selon la position convenue.

Effectivement, quelques minutes plus tard, celui-ci arrivait, vêtu d'une magnifique blouse blanche, sourire aux lèvres comme toujours.

- Ah, vous voilà ! s'exclama Smith. Meissen et Sorento m'ont suivi. Ils ont eu un accident et...

- Je sais, coupa Spencer.

- Vous savez ?

- La camionnette... le blanchisseur... c'était moi.

Spencer éclata carrément de rire.

- Hé, oui ! Vous pensiez que je vous avais laissé tomber ? Vous me connaissez mal, Monsieur Smith ! Je veille sur vous comme une mère poule sur ses petits...

Et son rire cristallin fusa de plus belle.

Une semaine passa sans autre incident. Smith redoutait une nouvelle tentative de Meissen et Sorento qui s'étaient tirés de leur accident avec de simples contusions. Mais Spencer l'avait convaincu de ne pas prévenir la Police car il mettait au point un piège afin de faire arrêter et inculper les deux bandits

comme espions et non comme simples malfaiteurs. Il avait assuré au savant que sa surveillance ne se relâcherait pas un seul instant. Mais Smith avait constamment la gorge nouée par l'angoisse et il devait sans cesse conforter sa conviction qu'un scientifique se doit à ses recherches quelles qu'en soient les conséquences.

Aussi sursautait-il au moindre bruit et, ce matin-là, lorsque la sonnerie de la porte d'entrée troua brusquement le silence, il bondit littéralement de sa chaise. Il attendit un instant, tous sens aux aguets. Le tintement aigret insista. Par précaution, il monta à l'étage et regarda par la fenêtre. Trois hommes qu'il ne connaissait pas attendaient devant la porte. L'un d'eux leva soudain la tête et l'aperçut.

- Monsieur Smith, je présume ?

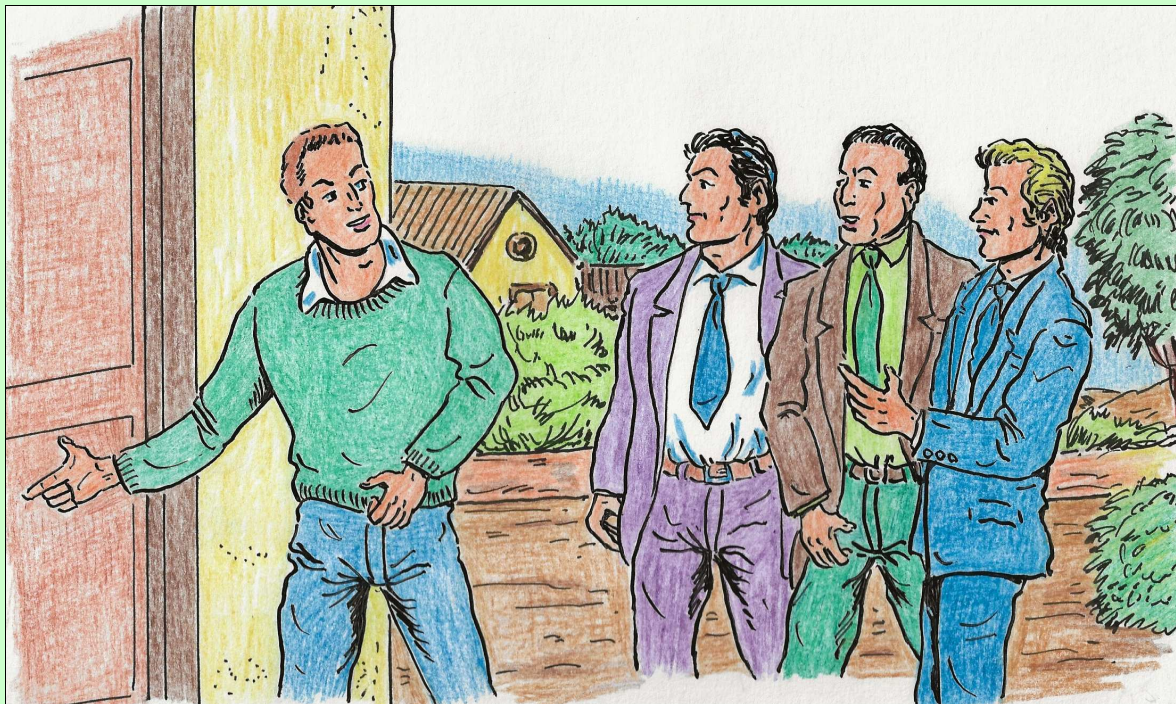
- Oui, c'est moi.

- Mes amis et moi-même souhaiterions, s'il ne vous en disconvient pas, nous entretenir avec vous.

Intrigué, Smith acquiesça d'un signe de tête.

- Je descends.

Quinze secondes plus tard, il introduisait ses visiteurs en priant le ciel pour que Spencer fut à l'affût et prêt à intervenir.



- A qui ai-je l'honneur, Messieurs ?

- Brown, Brant et Benson, reprit celui qui avait déjà parlé, tandis que tous trois, avec un ensemble parfait, s'inclinaient devant le savant.

- Monsieur Smith, reprit Benson, dès qu'ils furent assis, nous apprécions grandement la grâce que vous nous faites en nous recevant chez vous. Nous sommes très heureux de vous rencontrer et la réussite de vos travaux emporte notre admiration...

L'homme s'exprimait avec une distinction naturelle et son langage vieillot et maniéré ne parut pas ridicule à Smith qui ne sut que bredouiller quelques mots peu intelligibles en guise de réponse.

- Il est parvenu à notre connaissance, ajouta Brown, que votre génie inventif vous a mis sur la voie de la découverte d'un bien étrange rayon...

Smith se reprit. L'intérêt que semblait porter le trio à son invention le remit sur la défensive. Il coupa son interlocuteur :

- Messieurs, je vous arrête tout de suite, mon invention n'est pas à vendre. Je ne tiens d'ailleurs pas à la commercialiser moi-même. Je la proposerai au Gouvernement de mon pays... je veux dire du pays... enfin au Gouvernement qui jugera de sa valeur et, s'il le désire, rendra le procédé public.

- Votre attitude est fort louable, intervint Brant, et nous vous félicitons de votre intégrité mais nous n'avons nulle intention d'acheter votre rayon.

La surprise se lut dans les yeux de Smith.

- Mais... mais alors, je ne comprends pas le but de votre visite...

- C'est fort simple, en vérité, expliqua Benson. Votre rayonnement a été conçu dans le but d'améliorer certains procédés de la métallurgie industrielle. Il y a donc de votre part une aspiration au progrès et, encore qu'au point de vue de la philosophie la question pourrait être controversée, un désir de servir l'humanité. Ceci est tout à votre honneur. Cependant, il vous faut convenir que votre invention, quelque peu modifiée, pourrait aboutir à des effets contraires si elle tombait entre les mains de personnes sans scrupules...

« Vous parlez comme Spencer » faillit dire Smith.

- Vous n'ignorez pas, continua Brant, qu'en inversant la nature de certaines composantes de votre rayonnement et en décuplant sa puissance, on obtiendrait une arme extrêmement dangereuse qui mettrait en péril cette humanité même que vous voulez servir...

- Je n'avais jamais pensé à cela, avoua Smith. C'est pourtant vrai... Mais comment êtes-vous si bien au courant de cette matière et de l'orientation de mes recherches ?

Les trois interlocuteurs du savant eurent un sourire entendu. Ce fut Brown qui répondit :

- Nous savons beaucoup, beaucoup de choses, Monsieur Smith. Plus que vous ne pouvez l'imaginer...

- Pour le compte de qui travaillez-vous ?

- Mais pour notre propre compte. Nous n'avons aucune allégeance, quelle qu'elle soit.

- Mais enfin, s'exclama Smith, partagé entre l'étonnement et une irritation qui commençait à le gagner, me direz-vous quelles sont vos intentions ?

- Mais c'est précisément pour cela que nous sommes ici, dit Benson. Monsieur Smith, nous sommes venus vous prier instamment de renoncer à votre invention et de détruire tous les documents qui pourraient mettre quiconque sur la voie de cette découverte.

Smith écarquilla les yeux.

- Vous... vous plaisantez ?

- Notre propos, tout au contraire, est on ne peut plus sérieux.

- C'est extravagant ! C'est complètement fou ! s'écria Smith. Pourquoi renoncerais-je à la découverte de ma vie ? Au nom de quelle vertu, de quel principe ? Mon invention est faite dans un but, dans un idéal devrais-je même dire. Ce que d'autres pourraient en faire ne me regarde pas !

- Notre opinion est tout juste opposée à la vôtre, répliqua Brown. Nous pensons que vous avez une lourde responsabilité. Bien que vos intentions soient pures, c'est vous - et personne d'autre - qui allez donner à des gens sans scrupules la possibilité de semer la mort et la destruction.

Brant ajouta :

- Renoncez à votre rayonnement et disparaîtra le risque.

- Vous êtes bien naïfs, Messieurs, ricana Smith. Si ce n'est moi, c'est quelqu'un d'autre qui découvrira ce procédé. L'état des connaissances est suffisamment avancé pour que cette invention fleurisse. Si j'y renonce, bientôt, demain peut-être, quelque autre chercheur aboutira.

- Nous irons le trouver et tenterons de le dissuader.

- Vous ne pourrez jamais connaître tous les savants de la planète susceptibles de découvrir ce rayon ou d'autres inventions aussi dangereuses d'ailleurs.

- Détrompez-vous, il y aura toujours quelqu'un en n'importe quel point du globe pour s'opposer à certaines inventions néfastes.

- C'est bien possible, répliqua Smith qui décida soudain de raccourcir l'entretien. Je vous souhaite bonne chance. Vous êtes fort divertissants, Messieurs, et j'ai eu plaisir à discuter avec vous.

Comprenant que le savant leur signifiait leur congé, les trois visiteurs se levèrent.

- Vous avez tort de le prendre de cette manière, dit Benson, notre démarche était des plus sérieuses, des plus graves.

- D'autre part, surenchérit Brown, nous savons nous montrer plus persuasifs lorsque nous le désirons.

- Je n'en doute pas, répondit Smith. Au revoir, Messieurs.

- Vous avez fort bien dit, Monsieur Smith, au revoir car nous nous reverrons, soyez-en sûr. Merci en tout cas de nous avoir accueillis et écoutés.

Les trois hommes s'inclinèrent et se retirèrent sans se départir de leur dignité, de leur élégance et de leur bonne contenance.

Dès qu'ils furent partis, Smith se précipita pour garer son automobile selon le signal convenu avec Spencer. Ce n'était pas la peine. Celui-ci était resté à l'affût et, dès le départ des trois visiteurs, se présentait à la porte arrière.

- Qui étaient ces trois types ? questionna-t-il immédiatement.

- Ils disent s'appeler Benson, Brown et Brant.

- Hum ! Les trois « B » ! Des noms d'emprunt, sans doute. Que voulaient-ils ?

- Que je renonce à mes expériences.

Spencer haussa les sourcils.

- Comment cela ? Je ne comprends pas.

- Ils pensent que mon invention pourrait être dangereuse, qu'elle pourrait être détournée de son but et utilisée à des fins de destruction. Aussi m'ont-ils demandé de l'abandonner et de détruire tous mes documents.

Sans en avoir été prié, Spencer se laissa tomber dans un fauteuil.

- Sans blague ! Ils vous ont demandé ça ?

- Exactement.

L'agent du gouvernement se gratta le menton, resta muet quelques instants puis reprit :

- Ou bien ce sont des idéalistes, peut-être des membres d'une secte...

- Ils n'en avaient pas l'air.

- Ou bien...

- Ou bien ?

- Ou bien il s'agit d'espions très habiles. Ils ne veulent pas se laisser percer à jour, ils essaient de gagner votre confiance en jouant les défenseurs de l'humanité... Je pencherais pour cette hypothèse. Quel est votre sentiment ?

- Je pense comme vous.

- Eh bien ! nous voilà avec cinq lascars sur les bras. Il va falloir que je demande du renfort.

- Croyez-vous qu'ils soient dangereux ?

- Je ne pense pas que les trois « B » nous causent du souci pour l'instant. Ils reviendront sans doute à la charge mais en douceur. Dans l'immédiat, c'est du côté de Meissen et Sorrento qu'il faut regarder. Je suis en train de mettre sur pied un dispositif pour les pincer.

Spencer déplia son grand corps souple.

- A bientôt, Monsieur Smith. Ne vous inquiétez surtout pas !

- J'essaie, Monsieur Spencer, j'essaie, répondit le savant en grimaçant un sourire.

On approchait de la fête nationale et l'été s'annonçait magnifique. John Smith devait se rappeler toute sa vie cette nuit du 29 juin qui marquait les débuts des événements extraordinaires auxquels il allait assister.

Il était près de 21 heures et le soir tombait à peine. Ayant fini de dîner, le savant décida de travailler un peu et se rendit à son laboratoire personnel. Après y avoir pénétré, il referma soigneusement, faisant jouer toutes les serrures de sûreté qu'il avait fait poser.

Le hangar avait été aménagé en deux parties : une première petite pièce qui lui servait de bureau d'étude et une vaste salle où il procédait aux expérimentations. Il allait s'installer à sa table de travail quand une voix, venant de la grande salle, le fit sursauter :

- Bonsoir, Monsieur Smith, nous sommes ravis de vous revoir. Comment vous portez-vous ?

Smith se retourna et resta cloué de stupeur sur son siège. Par la petite porte qui séparait les deux parties du bâtiment, il aperçut Benson, Brown et Brant dans des accoutrements incroyables.

Benson portait une redingote à larges revers, des culottes serrées, ajustées au-dessous du genou par de courtes bottes. Sous son menton bouffait un jabot de dentelle. Un chapeau haut de forme complétait son costume. Il semblait sortir tout droit du milieu du 19^{ème} siècle.

Brown était affublé d'un pourpoint chamarré, d'une coiffure de velours noir, d'une petite cape verte et blanche, de hauts-de-chausses bouffants, de bas de soie à rubans et de poulaines. Ses vêtements lui conféraient l'aspect d'un seigneur du bas Moyen-Age ou de la Renaissance.

Quant à Brant, il portait par-dessus une courte tunique écarlate qui laissait ses jambes nues une ample toge blanche bordée de pourpre, signe d'une situation élevée sous la république romaine.



Smith n'en croyait pas ses yeux. Il resta un moment interdit, sans voix.

- Co... comment êtes-vous entrés ? finit-il par articuler.

Benson sourit et s'avança. Il était toujours le premier à parler.

- Sans difficulté aucune, mon cher.

- Mais... la porte était verrouillée !

- Les verrous ne nous arrêtent pas. Je vous expliquerai cela plus tard...

Smith reprit un peu de son emprise sur lui-même. Il se leva, s'avança vers les trois « B »

- Que signifie cette mascarade ? demanda-t-il d'une voix plus assurée.

- Ce n'est pas une mascarade, mon cher John. Vous nous voyez là tels que nous sommes, je veux dire tels que nous étions habituellement.

- Pardon ?

- Nous comprenons fort bien votre étonnement, ajouta Brown. Mais nous allons tenter de vous expliquer la situation. Nous ne faisons pas partie de votre monde. Nous appartenons au passé. Ces habits sont ceux que nous avons coutume de porter de notre vivant.

- Vous voulez dire que vous êtes..?

Smith ne put terminer la question et eut un mouvement de recul.

- Exactement, répondit Brant, mais cela ne doit pas vous effrayer. Nous sommes des esprits, des fantômes, des ectoplasmes, choisissez le terme qui vous conviendra.

Smith serra le rebord de sa chaise à s'en faire craquer les jointures.

- Ce... ce n'est pas possible... c'est... c'est une plaisanterie !

- Pas le moins du monde.

- Vous vous jouez de moi, vous essayez de m'intimider...

- Notre but est de vous convaincre, répliqua Brown. Mais ce n'est pas un jeu ni une mascarade, je vous le répète.

En Smith, l'esprit rationnel, scientifique criait à l'imposture, mais plus forte encore, une impression profonde, une espèce de conviction intime, l'incitait à croire ses interlocuteurs. Il y avait trop de naturel en eux pour qu'il y vît la composition de comédiens consommés. Il aurait voulu se trouver à cent lieues de là.

- Qui êtes-vous, questionna-t-il en surmontant sa frayeur. Ou plutôt devrais-je dire : qui étiez-vous ?

- Vous y êtes tout à fait ! s'exclama Benson. Vous l'avez deviné, nous ne vous avons pas donné nos véritables noms. Commençons par le plus ancien d'entre nous : voici Aurélius Sminthus.

La patricien romain, un avant-bras en travers de la poitrine, inclina légèrement la tête.

- Voici Sir Thomas Smithwick, poursuivit le soi-disant Benson, désignant le représentant du quinzième siècle.

Celui-ci fit une révérence rapide.

- Moi-même je suis John Cartland Smith.

- Smith ..?

- Smith. Je suis, comme mes deux compagnons, l'un de vos ancêtres.

Smith tourna fébrilement la chaise vers lui et s'y laissa tomber. Il se sentait pris de vertige. Sa gorge était contractée et pendant un long moment il ne put proférer un seul son, promenant un regard hébété sur les trois esprits. Ceux-ci s'installèrent autour de lui et, d'une voix douce pour le mettre en confiance, se mirent à lui parler. Ils l'entretenaient de ses aïeux, de tous ceux qui, de père en fils, l'avaient précédé depuis l'aube des temps. Ils lui brossèrent ainsi un rapide mais étonnant panorama du temps, à travers une lignée dont certaines figures,

hautes en couleurs, avaient marqué leur époque.

Apaisé, Smith écoutait de toutes ses oreilles, conscient et émerveillé d'apprendre ce que nul autre vivant, à sa connaissance, n'avait pu entendre.

- Ainsi, tous ces personnages sont mes ancêtres directs ? demanda-t-il enfin.

- Exactement, répondit John Cartland. Et nous en faisons partie. Imaginez une longue chaîne dont chacun de nous est un maillon. Vous en êtes, pour l'instant du moins, le dernier. Quatre maillons seulement vous séparent de moi, treize de Thomas et cinquante-six d'Aurélius.

- Et avant Aurélius ?

- Avant lui, il y a d'innombrables maillons. D'Aurélius à vous c'est le petit bout de la chaîne... Et si l'on nous a désignés pour vous visiter, c'est justement parce que nous sommes proches de vous.

- Vous avez été désignés ? s'étonna Smith. Comment cela ? Par qui ?

Thomas ne put s'empêcher de rire.

- Comme vous y allez, mon Cher ! Il est des choses qu'il vaut mieux connaître le plus tard possible ! C'est du moins ce que l'on se dit lorsqu'on est vivant...

- Comprenez et pardonnez ma curiosité, Messieurs ! s'écria Smith. Tout ceci est tellement incroyable !

- C'est fort naturel, admit John Cartland.

- Ainsi vous avez donc une mission à remplir ?

- Exactement. Celle de vous faire renoncer à votre invention. Elle est trop dangereuse.

- Pourtant, s'étonna Smith, il est d'autres inventions tout aussi dangereuses qui ont vu le jour !

- C'est vrai. Mais elles ne sont qu'une infime partie de tout ce que le génie créateur de l'homme aurait pu produire de malfaisant, de...

- Vous voulez dire, coupa Smith, que des interventions semblables à la vôtre ont déjà eu lieu dans le but d'arrêter des inventions jugées néfastes ?

- Vous avez parfaitement compris, mon Cher.

Le savant soupira.

- C'était le grand projet de ma vie, ma raison d'être. Enfin si telle est votre volonté, je m'y soumettrai.

- Pensez que vous vous sacrifiez pour le bien de l'humanité, dit Aurélius. Cette démarche est aussi noble que celle qui vous poussait à rechercher un procédé nouveau pour améliorer le sort de vos concitoyens.

- C'est possible mais personne n'en saura rien.

- Détrompez-vous, intervint John Cartland, de ce côté de la barrière, au royaume des esprits, tout le monde saura. Et nous sommes mille fois plus nombreux que les vivants...

- Vraiment ?

- Vraiment. Et lorsque vous nous rejoindrez, vous serez apprécié à votre juste valeur, assura Thomas.

- Oh ! S'exclama Smith. Je... j'en suis heureux...

Thomas se reprit.

- Excusez-moi, je vous ai peut-être choqué en évoquant votre mort future. Cela paraît si naturel pour nous. Mais j'y pense... il y aurait peut-être un moyen...

- Je pense justement comme vous, coupa John Cartland.

- Moi aussi, surenchérit Aurélius.

- Vous parlez d'un moyen ? demanda Smith.

- Un moyen pour compenser l'invention à laquelle vous allez renoncer. Oui, je suis sûr qu'il sera d'accord. Ne désespérez pas. A bientôt.

- Mais...

Smith, ahuri, vit ses trois ancêtres s'estomper et disparaître. Il resta là, assis sur sa chaise, bouche bée, bras ballants, incapable de faire un mouvement, se demandant s'il n'avait pas rêvé. Soudain la voix de John Cartland résonna dans la pièce, semblant venir de nulle part.

- N'oubliez pas de détruire tous les documents concernant le rayonnement. Nous nous reverrons dans quelques jours.

Smith ne se résolut pas tout de suite à réduire à néant ses plans, ses calculs, ses notes, tout ce qui était sorti de sa seule intelligence et à quoi il avait consacré tant de temps et de forces. C'était un peu son enfant qu'il allait immoler au nom de cette humanité qu'il savait parfois si égoïste, si ingrate, si injuste. Il l'avait conçu et porté en lui si longtemps, il fondait tant d'espoirs sur lui. Il se donna deux jours pour trouver le courage, l'abnégation nécessaires.

Prétextant qu'il était souffrant, Il prévint la secrétaire du Centre de recherches qu'il n'irait pas travailler pendant quelque temps. Ce répit qu'il s'était donné, il le passa enfermé dans sa chambre, à méditer. Ce qui le préoccupait le plus, c'était la réaction qu'auraient ses connaissances, les personnalités du monde scientifique, lorsqu'elles apprendraient que ses recherches n'avaient pas abouti. Que leur dirait-il ? Comment se justifierait-il ? Certains voudraient connaître la teneur de ses travaux savoir ce qui l'avait arrêté, reprendre ses études. Il devrait leur opposer un mutisme complet et ils ne comprendraient pas son attitude. Ils seraient sans doute choqués, il serait attaqué sans pitié. L'avenir lui paraissait des plus sombres. Il était découragé, sans force.

C'est souvent dans ces moments-là que, brusquement, la lassitude fait place à un sursaut d'énergie, la résolution supplante les hésitations. Peut-être parce que, tel un nageur qui touche le fond et se propulse vers l'air libre, on atteint un tel degré de pessimisme qu'on ne peut plus progresser que dans un seul sens, vers l'espoir ou la sérénité.

Il se décida tout soudain, comme l'après-midi touchait à sa fin. Il se rasa, se parfuma, se peigna avec un soin particulier, revêtit une blouse blanche immaculée. Dans l'acte douloureux qu'il allait accomplir il voulait faire preuve de la même dignité qu'il aurait à montrer plus tard vis-à-vis de l'opinion publique.

Il se rendit au laboratoire. Au moment où il faisait jouer l'un des verrous, il sentit tout à coup sur sa nuque un contact froid et métallique; il sursauta, se re-

tourna. La voix monocorde de Davies Sorento l'arrêta.

- Pas de faux mouvement, Monsieur Smith. Continuez plutôt à ouvrir cette porte.

Le canon du revolver s'appuya davantage et le savant obtempéra. Chose curieuse, il n'avait pas peur. Il se sentait calme et indifférent au danger. Ils pénétrèrent dans le bureau où Sorento fit jaillir la lumière. Il y eut un bruit furtif et la porte fut refermée. Smith se retourna. Meissen, caché jusque là, s'était également faufilé dans le laboratoire. Lui aussi était armé. Un mauvais sourire tirailla sa face boursouflée.

- Eh bien, Monsieur Smith, cette fois il n'y a plus d'échappatoire possible. Où sont vos notes, vos plans ?

- Enfermés dans le coffre chez moi.

- Vous allez l'ouvrir. Conduisez-nous.

- Je refuse.

Meissen ricana :

- Je vous préviens que vous allez passer un sale quart d'heure si vous vous entêtez. Davies est un raffiné : il vous fera souffrir à souhaiter la mort sans laisser la moindre trace sur votre corps et sans que l'on puisse vous entendre.

Smith serra les dents.

- Allez vous faire voir !

Le sourire de Meissen se figea , se transforma en rictus de haine sadique.

- Très bien. Davies, bâillonne-le et fais-lui goûter un échantillon de tes petits divertissements.

- Ce ne sera pas nécessaire, Monsieur Sorento !

La voix de John Cartland Smith venait de retentir derrière les deux espions qui se retournèrent comme un seul homme. Ils restèrent figés de stupeur. Les trois ancêtres du savant se tenaient là, dans leurs costumes d'époque.

- Quels sont ces trois clowns ? s'exclama Meissen. Comment sont-ils entrés ?

- Ces trois clowns, répondit Thomas, vous prient instamment de ne plus importuner Monsieur Smith ou bien il va vous en cuire !

- Comment, gronda Meissen, des menaces ! Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que nous sommes armés et vous pas. Alors les mains en l'air et tenez-vous tranquilles !

Aurélius s'adressa à ses deux compagnons :

- Ce lourdaud va nous obliger à agir.

Les trois esprits se dirigèrent vers les deux malfaiteurs.

- Arrêtez ! aboya Meissen, restez où vous êtes ou je tire !

Comme ses paroles restaient sans effet, il fit feu, imité immédiatement par Sorento. Cinq balles traversèrent les fantômes, trois s'écrasèrent contre le mur du fond, l'une alla fracasser une vitre, la dernière, avec un miaulement aigu, ricocha sur le matériel d'expérimentation et partit se loger dans une poutre du plafond. Imperturbables, John Cartland, Thomas et Aurélius continuaient d'avancer.

- C'est... c'est impossible ! balbutia Meissen.

Son teint avait viré au gris olivâtre et un tic tirait sporadiquement sa lèvre inférieure. De son côté, Sorento, bien qu'étonné, n'avait pas saisi comme son acolyte le surnaturel, l'extraordinaire du moment. Il n'était pas très impressionnable et crut à un stratagème dont la finesse lui échappait. En brute irréfléchie, il réagit de la seule manière qu'il connaissait dans les cas extrêmes. Il jeta son revolver et, avec un grand cri rageur, fonça tête baissée sur ses trois adversaires. Ceux-ci ne bougèrent même pas. Sorento passa à travers ce qui, jusque là, avait paru être leurs corps et, emporté par son élan, alla donner violemment de la tête contre une table métallique. Il s'écroula sans même un gémissement et resta inanimé sur le carrelage où s'étala une flaque de sang.

Le visage de Meissen était maintenant totalement décomposé. De grosses gouttes de sueur dégouлинаient le long de ses joues et ses mains tremblaient convulsivement. C'était un homme superstitieux, très accessible aux terreurs provoquées par l'inconnu, l'irréel. Il était à deux doigts de céder à la panique quand, dans son cerveau embrumé par la frayeur, un éclair de lucidité machiavélique lui fit entrevoir sa seule chance de salut. Se ressaisissant, il bondit sur Smith, le ceintura et lui appliqua le canon de son arme sur la tempe.

- Ne bougez plus ! hurla-t-il. Laissez-moi partir ou je descends Smith !



Les trois esprits s'immobilisèrent. Tenant son otage étroitement serré, Meissen recula pas à pas vers la porte. Parvenu près de celle-ci, il dut lâcher le savant pour faire jouer la poignée.

- Je n'hésiterai pas à tirer, murmura-t-il entre ses dents à l'oreille de Smith. N'essayez surtout pas de faire le mariole !

Lentement, les deux hommes sortirent ainsi du laboratoire. Meissen rabattit la porte puis, vif comme l'éclair, d'une bourrade il projeta Smith dans un massif de fleurs et s'enfuit avec une agilité incroyable pour sa corpulence.

Smith s'affala dans les géraniums, s'égratignant les coudes et les genoux. Instinctivement, il s'était protégé le visage, mais son torse, découvert, fut cruellement déchiré par une vieille souche. Tandis qu'il se débattait, cherchant à se relever, il entendit confusément une galopade, puis un cri rageur et des halètements. Enfin une voix volontairement assourdie s'exclama :

- On le tient, il ne filera pas. Mais où est l'autre ? Il ne faut pas le laisser s'échapper !

Quelques secondes plus tard, alors qu'il parvenait péniblement à s'asseoir, quelqu'un buta sur ses jambes et poussa un juron. Les branchages s'écartèrent.

- Smith ! Qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'avez pas de mal ? Où est Sorento ?

C'était Spencer. Smith grimaça un sourire.

- Pas fâché de vous voir, Spencer ! Aidez-moi à me relever, voulez-vous ?

- Vous êtes blessé ?

- Ce n'est rien, des égratignures. Sorento est là-dedans.

Spencer ouvrit la porte du laboratoire et y pénétra, suivi du savant. Il s'arrêta devant le corps de l'espion.

- Bon sang ! C'est vous qui l'avez mis dans cet état ?

- Certainement pas. J'ai voulu m'enfuir et il m'a poursuivi. Il a glissé sur le carrelage et sa tête a heurté cette table. Meissen m'a rattrapé à la porte mais quand il a vu l'état de Sorento, il m'a poussé dans les géraniums et a détalé vers la rue. Vous l'avez eu ?

- Oui, dit Spencer en se penchant sur le corps, il est tombé dans nos pattes.

Il hocha la tête.

- Le pouls est faible. Il faut appeler une ambulance d'urgence.

D'autres policiers arrivaient, fouillant le jardin. Il s'adressa à l'un d'eux :

- Jeffries, Sorento est là, mal en point. Appelez une ambulance.

Bientôt le calme revint et Spencer resta avec Smith.

- Eh bien ! lui dit-il, vous voilà débarrassé de ces deux affreux. Vous allez pouvoir travailler tranquillement. Au fait, et les trois « B » ? Sont-ils revenus à la charge ?

Le savant feignit la surprise.

- Les trois « B » ? Oh ! Non... non. Je n'en ai plus entendu parler...

Après quelques propos anodins, les deux hommes se séparèrent et Smith se consacra enfin à sa pénible besogne.

Ce fut trois semaines plus tard que Smith reçut la visite qu'il attendait impatientement. Un soir, en rentrant du Centre de recherches, il le trouva confortablement installé dans son salon, feuilletant d'un air intéressé une revue scientifique. Il sut tout de suite que c'était lui. Il se précipita.

- Vous ! Vous ici ! Enfin ! Je suis si... tellement...

Smith avait la gorge nouée. Il bafouillait sans pouvoir émettre une phrase complète. L'homme se leva, s'inclina légèrement. Un sourire éclairait son visage.

- Je suis heureux de vous connaître, Monsieur Smith.

- Maître ! S'écria le savant au comble de l'émotion, si vous saviez comme je suis... Ce que j'éprouve...

- Allons, allons, mon ami, prenez sur vous. Si vous me montriez plutôt votre laboratoire ?

- Bien sûr, bien sûr... Par ici, je vous prie, veuillez me suivre.

Smith s'empressa, se dirigea vers la porte de derrière, se rendit compte qu'il avait oublié les clés du laboratoire, revint sur ses pas, fouilla plusieurs tiroirs avant de les trouver.

- Excusez-moi, je suis tellement ému...

- Il ne faut pas, voyons.

Le visiteur emboîta le pas du savant. Il tirailla sur son col de chemise, étira les bras pour remonter les manches de sa veste.

- Décidément, dit-il, je ne me ferai jamais à ces vêtements. J'ai pourtant tenu à les mettre, je ne voulais pas attirer l'attention.

- Vous avez bien fait, Maître. De mon côté, j'ai passé une annonce pour demander un assistant. J'en ai refusé deux ou trois puis j'ai fait savoir que j'en avais trouvé un venant de Chicago. On ne s'étonnera donc pas de votre présence ici.

Ils pénétrèrent dans le laboratoire. Le visiteur sembla apprécier les lieux.

- Vous êtes fort bien installé.

- J'espère, Maître, que vous vous plairez ici.

- Abandonnez ces « Maître » qui m'agréent peu.

- C'est que... hésita Smith, je ne sais comment m'adresser à vous...

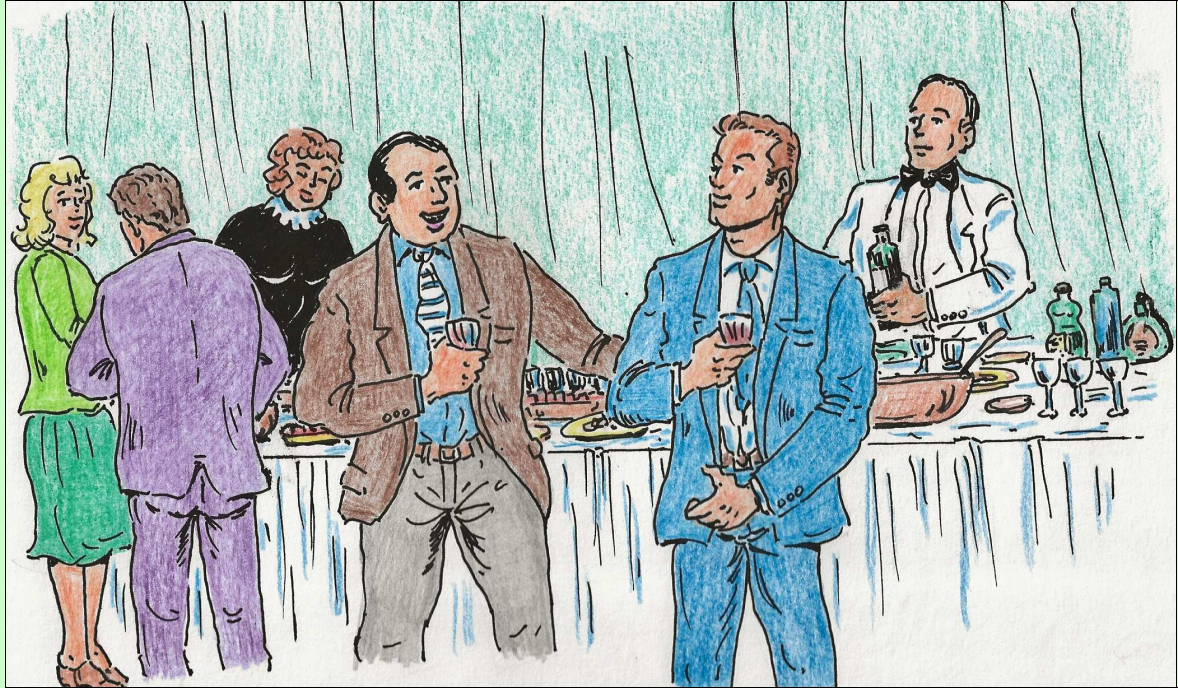
- Eh bien, appelez-moi tout simplement Isaac.

On approchait de l'hiver lorsque l'invention de Smith fut révélée au grand public par une série d'articles qui firent sensation. Les revues spécialisées lui consacrèrent de longues pages agrémentées de nombreuses photographies. Les plus fameux chroniqueurs rendirent visite au savant. L'un de ceux-ci l'aperçut de nouveau dans une réception et en profita pour s'approcher de lui.

- Bonjour, Professeur Smith, comment allez-vous ?

- Très bien, merci, Monsieur Dives. Et vous-même ? Toujours en quête d'un bon reportage ?

- Toujours, toujours. Votre sensationnelle invention va améliorer le sort de bien des gens.



- J'en suis ravi s'il en est ainsi. Mon premier but est de rendre service.
- A ce propos, justement... le bruit courait il y a quelque temps que vous travailliez sur un rayonnement qui pouvait éventuellement devenir dangereux. Qu'en est-il exactement ?
- Smith eut un petit sourire entendu.
- Je ne me suis jamais intéressé à un quelconque rayonnement. Je ne sais d'où est venu ce bruit. Comme je ne tenais pas à ce qu'on connaisse le but de mes recherches, je l'ai laissé courir.
- Très astucieux.
- N'est-ce pas ?
- Smith s'esclaffa, imité par le journaliste. Ce dernier ne savait pas que le savant riait au souvenir de la tête qu'avait fait Spencer quand il lui avait donné la même explication.
- Mais, reprit Dives, pourquoi avoir déposé votre brevet sous le nom de Newton-Smith ?
- Eh bien, j'ai toujours eu une grande admiration pour Newton. Et je considère que mon invention, comme bien d'autres d'ailleurs, n'aurait jamais pu voir le jour sans ce que ce génie a apporté au monde scientifique moderne.
- Il se tut un instant, plongé dans ses réflexions, puis leva son verre.
- Rappelez-vous, Monsieur Dives. Nous lui devons beaucoup, presque tout en fait. A Isaac Newton !

FIN
(ou presque)



Averell Arness, notaire à Boston, s'éteignit à un âge avancé, au cours des années soixante, au terme d'une vie où il ne se passa jamais rien d'extraordinaire.

FIN !

